

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°89 – octobre-novembre 2020

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

Le nom de Novalis, pseudonyme de Friedrich von Hardenberg, caractérise le mieux cette partie du romantisme qui se rattache à la mystique des siècles antérieurs. Le romantisme est certainement autre chose, mais il est aussi cela : un effort d'évasion tenté par des esprits qu'opprimait encore l'étroit rationalisme du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Jean Chuzeville<sup>1</sup>

## DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

**F**ichtéisme romantisé, idéalisme saturé d'occultisme, symbolisme, tel est à peu près le « résidu » idéal qui demeure au fond du creuset où M. Spenlé a jeté les *Fragments*. Mais Fichte ne pouvait satisfaire longtemps les exigences sentimentales de Novalis. Plus Fichte multipliait les applications pratiques de son système, plus il tournait son effort vers le droit, vers la moralisation de l'État, des sociétés, plus sa philosophie se faisait sociale, nationale même, plus les romantiques affirmaient la nécessité de le « dépasser ».

Pour Fichte, la nature n'est qu'une abstraction, le « choc » nécessaire au moi pour qu'il prenne conscience de l'absolu en lui-même. Sous l'identité absolue, mais idéale du moi et du non-moi, il montrait toute l'activité réelle de l'homme dominée par la lutte perpétuelle, sans répit, sans jouissance reposante, désintéressée, de l'esprit contre la nature qu'il veut soumettre à ses lois. Réformatrice, révolutionnaire, inesthétique, « acosmique », cette doctrine cessait d'être romantique. Il fallait lui opposer une philosophie mystique, poétique, religieuse, de la nature. Nous en trouvons les membres épars dans le recueil des *Fragments* parus dans l'*Athenæum* sous le titre de *Poussières d'étamines*, dans un autre fragment *Le disciple à Saïs*, dans le conte de *Klingsobr*, dans le roman *Henri d'Ofterdingen*. C'était

---

<sup>1</sup> Jean Chuzeville, *Les Mystiques allemands du XIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Grasset, 1935. Dans cet ouvrage, l'A., mort en 1962, consacre une notice à Novalis et publie un choix de fragments – dont celui-ci : « L'Esprit-Saint est plus que la Bible. Il doit être notre maître en Christianisme – non pas la lettre morte, terrestre, équivoque ».

d'après des règles fixes, en vertu d'une nécessité profonde, intime, que Fichte faisait sortir du moi la nature. Avec Novalis, lecteur enthousiaste de Plotin, c'est en vertu d'une sympathie universelle, d'un acte d'amour, que l'âme humaine communique avec l'âme universelle, inconsciente, lien organique entre tous les êtres particuliers. C'est l'amour qui initie à la science. Hyacinthe, amant ingénu de *Petite-fleur-des-roses*, trouve sous le voile d'Isis... l'amante qu'il avait quittée pour la Vierge voilée. (Conclusion du *Disciple à Sais*.) L'univers avec ses trois règnes serait pour nous une énigme, si son plan ne se trouvait dans l'homme, *Sens de la terre*. C'est la mission du poète d'annoncer aux humbles les secrètes affinités éparses sur la face du globe. Il ne le peut qu'en brisant le mur de sa conscience égoïste, en ouvrant son cœur aux confidences de la Déesse. Tandis que le physicien ordinaire observe servilement les phénomènes extérieurs, le physicien romantique prend magiquement conscience en lui des effets partout identiques du galvanisme universel, il pressent l'ondulation partout propagée de la vie du grand « Animal-Univers ».

Réunissant en une synthèse plus hardie les idées de Ritter, des Swedenborgiens, de Mesmer, des adeptes de la « Rose-Croix », des illuminés, Novalis crée autour de lui les rapports magiques qui permettent de franchir l'enceinte de la personnalité physique, de surprendre çà et là les intentions terribles ou humoristiques de la nature animale et végétale, d'élever à un degré d'« animation » plus haut les énergies engourdies dans l'univers minéral, de transformer la ville « pétrifiée » en la cité spirituelle de l'avenir. Et c'est là, en résumé, ce qu'annonce le conte de *Klingsohr* dont M. Spenlé, très finement, commente le jeu fantastique d'allégories. C'est également, enrichi de toute l'expérience du poète, l'évangile auquel aboutiront les multiples aventures d'Henri d'Ofterdingen. Après avoir traversé le monde de la chevalerie, après avoir aimé l'Orient dans la personne de Solima, incarnation de la nostalgie romantique du poète, l'adolescent conçoit l'universel symbolisme. L'univers n'est que l'histoire de sa propre âme. Dans la caverne souterraine, l'ermite, comte de Hohenzollern, lui montre le livre, où, dans une écriture surnaturelle, Henri se retrouve lui-même figuré, mêlé à l'entrelacement infini des formes de l'univers. Il ne lui manque plus dès lors qu'une initiation : celle de l'amour. Elle lui est donnée par Mathilde, l'exquise fille du poète Klingsohr (Goethe). Mais l'amour, pour être la cause de révélations plus augustes, doit se transformer par la mort. C'est Mathilde, la fille du génie sensé, économe, pratique, qui ouvre au poète les vraies sources de la poésie supérieure – que le père n'a pas connues. Mort d'Henri – le moi

romantique s'abîme dans l'universel transformisme, dans la contemplation panthéistique de l'infini.

\*

J'ai résumé par ce hâtif et très défectueux essai de synthèse le substantiel chapitre que M. Spenlé intitule *Philosophie de la nature* et celui qu'il consacre à *Henri d'Ofterdingen*. Faisant bon marché du plan historique, j'ai tenu à systématiser brièvement la contemplation de la nature, telle qu'elle se développe et s'achève, des *Fragments* au roman déjà cité.

De cette contemplation se dégage une « Religion naturiste » que nous verrons dans la suite toucher au catholicisme idéal, au christianisme modernisé du pamphlet *Europa ou la Chrétienté*, ou des *Hymnes spirituelles*.

Nous ne suivrons pas M. Spenlé dans ses développements sur le catholicisme politique, sur le piétisme officiel qui prospéra si grandement autour du roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, roi aussi célèbre par le relâchement de ses mœurs que par ses aptitudes mystiques, sur les Francs-Maçons théosophes et la Rose-Croix, sur le mouvement de réaction contre le rationalisme démodé du vieux Nikolai, et de sa revue, la *Bibliothèque universelle allemande*. Je sais bien que c'est là le milieu où il faut situer l'« Europa ». Mais plus intéressantes pour nous sont les influences théologiques et artistiques auxquelles se trouva soumis notre poète. Tieck, Gries<sup>2</sup>, Steffens, représentent ici le piétisme cérébral, issu de considérations esthétiques (La galerie de Dresde, la Madone Sixtine de Raphaël). Schleiermacher, avec ses « Discours sur la religion », représente l'élément actif de rénovation morale de la religion. Il exposait éloquemment l'idée d'une religion sans dogmes, toute intérieure, dont le phénomène central est le sentiment immédiat de l'infini, de l'éternel ; il délimitait soigneusement le domaine religieux, indépendant de celui de toute éthique et de toute spéculation métaphysique ; il faisait d'une telle religion un « chant intérieur » « accompagnant », mais ne conditionnant pas l'exercice des activités humaines. Panthéisme subjectif, individualisme de croyances, abandon de la conscience volontaire au sein des forces spontanées, autant de formules qui se rapprochent singulièrement de celles qui se dégagent de la « philosophie de la nature » et de la doctrine de la « Weltseele ».

---

<sup>2</sup> [Le poète et traducteur Johann Diederich Gries (1775-1842). Novalis et lui se verraient régulièrement en 1798, tantôt à Freiberg, où ils fréquentent l'un et l'autre le cercle de la famille Charpentier, tantôt à Dresde.]

Saturons cette doctrine de symbolisme mystique, de tendresse naïve, d'enthousiasme poétique, d'images concrètes, et nous avons les hymnes théosophiques. Ajoutons-y l'attachement sentimental à la personne de Jésus, motif principal de la théologie de Zinsendorf [*sic*], la pitié mièvre, souvent pathologique en face des détails douloureux de la Passion, l'amour mystique, l'amoureuse adoration pour Marie, la « femme idéale », et nous avons les « Hymnes à Jésus », les « Hymnes à Marie ». Mettons enfin ces motifs sentimentaux en harmonie avec les préoccupations politiques, sociales, d'un rêveur amant du moyen âge et donnons au tout l'aspect d'une nouvelle révélation, d'une église indépendante, dont les dogmes sont des aspirations vagues d'harmonie, de conciliation, et nous obtiendrons le pamphlet « Europa ».

Il va sans dire que cette dernière partie de l'œuvre a soulevé les commentaires les plus contradictoires. Dans l'article déjà cité de la *Revue des Deux Mondes*, M. de Wyzewa cite, avec un enthousiasme renouvelé de Barthel, de Julian Schmidt et de tant d'autres historiens tendancieux de la littérature allemande, la page où Novalis déplore, avec la naissance du protestantisme desséchant, l'apparition funeste de la science philologique, qui eut pour conséquences l'importance croissante de la lettre qui tue l'esprit, le développement de la philosophie moderne, irrespectueuse de l'enthousiasme, de l'émotion, de la fantaisie. Et ce sont ces mêmes lignes qui ont provoqué les protestations passionnées des néo-hégéliens, des Arnold Ruge, des Henri Heine, protestations dirigées contre tout ce que cette condamnation des conquêtes de l'esprit scientifique moderne peut avoir d'irrationnel, de trouble, de malsain. Nous ne rechercherons pas ici si Novalis a fait preuve d'un sens historique très exercé dans sa glorification du moyen âge, dans ses enthousiasmes rétrospectifs pour une Europe chrétienne, pacifique (?), confrérie des peuples soumis à la même autorité spirituelle. Mais aux protestants zélés qui croient pouvoir délivrer à Novalis, d'après les « Hymnes à Jésus », un brevet d'orthodoxie, nous conseillons simplement de méditer les « Hymnes à Marie » et de se souvenir que *deux* seulement des hymnes du poète ont pu être admis, avec des coupures, dans les recueils populaires, aux catholiques auxquels l'« Europa » a fait concevoir des espérances exagérées, recommandons de lire la fin du pamphlet, frauduleusement soustraite d'abord des œuvres complètes par le converti Fr. Schlegel. Je la résume. En présence des divisions présentes, demande Novalis, faut-il retourner au catholicisme romain ? – Aucunement. Devenu une confession parmi les autres, le catholicisme a été faussé dans sa signification profonde. Le poète annonce donc une église nouvelle, celle qu'à la même époque

appelaient aussi de leurs vœux les sectes mystiques, que rêvaient Hölderlin [*sic*], Zacharias Werner, les physiiciens romantiques. Cette religion, sans dogmes, sans morale, attend sa Bible. Elle prend déjà corps : c'est la *Religion naturiste*, qui interprétera au moyen de symboles Dieu et la nature indissolublement unis, qui montrera dans les choses l'esprit qui les anime, qui sera toute d'élan spontanés, qui aura pour base la divinisation de tous les instincts du cœur, la transsubstantiation de la matière et, inversement, la matérialisation des puissances surnaturelles, l'assimilation réelle de Dieu.

\*

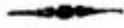
Ne cherchons donc pas à enrôler Novalis sous une bannière. Il fut le grand poète du romantisme ; il le fut surtout par une sensibilité dont la finesse est à peu près unique dans cette période troublée. Bien inférieur à Fichte pour la logique et la force des conceptions, inférieur à Schleiermacher au point de vue de la valeur *éducative* – en prenant ce mot dans son sens le plus largement humain – il incarne tout ce que le romantisme évoque d'attirant, de nostalgique, de douloureux, de maladif. Doué de cette faculté d'abstraction unique que Carlyle admire en lui, il s'est complu dans des constructions idéales d'une architecture si irréaliste, si translucide, qu'elles ont pu se soutenir sur les bases les plus paradoxales. Si certaines parties de son œuvre sont des paysages simples et graves, faits exprès, semble-t-il, pour notre rêverie qu'elle berce et repose, d'autres ressemblent à la ville magique pétrifiée du conte, avec son palais silencieux, ses arbres de métal, ses fleurs de givre et la grêle colonnette de son jet d'eau. Amant éperdu de la nature, Novalis l'a trop symbolisée, allégorisée, trop taillée à la mesure de son moi.

« Soyons intérieurs », dit *l'Imitation*. Novalis l'a été plus que personne ; il l'a été au point de vouloir, sans sortir de son moi, y jouir de l'univers entier. Anti-intellectualiste avant Schopenhauer, il a poussé jusqu'à ses conséquences les plus absurdes le mépris de la science exacte. Voluptueux solitaire, il a fait de la jouissance extatique de soi-même toute une philosophie hédoniste. Poète septentrional, « homme de crépuscule »<sup>3</sup>, penché sur ses résonnances intimes, il paraît, malgré l'enthousiasme factice de quelques jeunes gens, peu destiné à servir de guide aux nouvelles générations. Celles-ci se persuadent de plus en plus que « l'intuition géniale » a peu de vertu quand elle ne repose pas sur le terrain solide de l'expérience honnie par les savants de l'école de Novalis.

---

<sup>3</sup> Mme Ricarda Huch, *Die Blütezeit der Romantik*. Leipzig, 1901.

Elles aussi ont besoin de croire et d'espérer, mais leur foi dans la réalisation lente du divin se défie des excitations malsaines du mysticisme romantique. Et ce qu'elles demandent à l'artiste, ce sont moins des confessions de voluptueux raffiné qu'une peinture toujours plus expressive de l'homme et des milieux, en même temps qu'une glorification fervente des instincts féconds de la vie.



**C**aroline de Günderode<sup>4</sup>, c'est cette jeune femme de vingt-six ans qui, la chevelure défaits, s'est poignardée par amour sur une rive du Rhin. « Cette Ophélie ensanglantée, nous dit Armel Guerne, s'avance, la première, ouvrant le long cortège des amantes funèbres du romantisme », suivie de près par Henriette Vogel, la compagne de Kleist dans l'amour et dans la mort. Et Bettina Brentano - von Arnim, c'est la Bettina de Goethe, l'exquise et fameuse Bettina, sans laquelle il manquerait au romantisme allemand celle de ses muses en laquelle l'éternel féminin s'est le plus vivement incarné. Elle nous apparaît donc, au début du recueil, à l'occasion des pages sur Hölderlin qu'elle a écrites pour Günderode. Plus loin, voici le récit de la mort de son amie fait par elle à la mère de Goethe, et puis une lettre à Goethe sur Beethoven, puis encore, de Beethoven à Bettina, deux lettres où passe le courant d'une amitié familière avec le génie. Quel monde merveilleux, que cette Allemagne d'environ 1800, où des paysages d'entre le Neckar et le Rhin, des promenades dans les vignobles dorés ou sur les fleuves aux eaux vertes, servent de cadre à des amours ou des morts dramatiques, des enthousiasmes ou des folies, qui sont autant d'incursions héroïques au-delà de la vie immédiate.

---

<sup>4</sup> [Notice d'Armel Guerne pour Caroline de Gunderode (1780-1806) : « La chevelure défaits et le sein poignardé, elle gît, blanche et belle, sur la berge verte du Rhin ; et le linceul dont elle s'est secrètement enveloppée, c'est le grand souffle mystérieux qui accompagne les fleuves puissants et mâles. Elle avait vingt-six ans, et son amour déçu pour le professeur Creuzer (qui a fait un mariage bourgeois) l'a conduite à cette mort théâtrale, mais émouvante, et sans doute longtemps caressée à l'avance. Est-ce sa beauté, la sonorité magique de son nom, le parfum de secret et d'intimité que laisse sa personne ? Est-ce son amitié avec Bettina, qui lui a consacré un livre où se trouve sauvegardée l'image en vif de son âme ? Toujours est-il que cette Ophélie ensanglantée s'avance, la première, ouvrant le long cortège des amantes funèbres du Romantisme, où la suivent de près Henriette Vogel, la commensale de Kleist à son festin de mort, et cette Charlotte Stieglitz qui se tua pour donner du génie, croyait-elle, à son mari. »]

L'anthologie Guerne<sup>5</sup> nous ouvre peu à peu ce monde où il semble que le génie soit souvent la seconde nature de gens qui composent d'ailleurs une aimable société. Un tragique qui ressortit déjà au dix-neuvième siècle éclate ici dans une atmosphère qui a encore le charme du dix-huitième. N'oublions pas que les romantiques allemands devancent d'au moins trente ans leurs épigones parisiens. La date de 1770, qui voit naître à la fois Hölderlin et Beethoven, marque le lever de leur soleil noir. Dès 1801 survient, à l'âge de vingt-neuf ans, la mort de Novalis, qu'Armel Guerne nomme si bien un « Mozart de la pensée ». Cette explosion d'intense vérité poétique, qui fait violence à tant d'humaines apparences, a commencé de fulgurer au-delà du Rhin alors que chez nous la poésie éteinte se traînait encore entre les succédanés fournis par l'abbé Delille et les fausses résurrections proposées par André Chénier. Mais en Allemagne même les générations romantiques, où se précipitent et se télescopent des vies souvent brèves, forment comme une chaîne de feu au travers de la trame solide que tisse dans le même temps la carrière classique de Goethe. Oui, dans le même temps. Si bien qu'il s'opère plus d'une rencontre entre cette présence du sage et l'un ou l'autre des poètes qui jouent avec la vie un jeu plus dangereux.

Assez fâcheuse, d'ailleurs, la figure de M. le conseiller, quand elle passe en cette histoire, contemporaine assurément, mais d'une autre essence. Il est pour le moins curieux que Hölderlin, en ses années de folie, ait refusé de se souvenir de Goethe, par une sorte d'aversion consciente au sein de son désordre mental. Il y aurait là quelque chose de grave, qui daterait du séjour de Hölderlin à Weimar et à Iéna. Waiblinger fait une évocation troublante de ce séjour qui se situe dans l'existence du poète à la pointe de sa vie lucide : la séparation d'avec Diotima est consommée, les chefs-d'œuvre viennent de jaillir, mais la folie est pour demain. Il semble qu'à ce moment décisif une juste gloire, comme Weimar en faisait rayonner, eût sauvé peut-être le génie au bord de l'abîme. Hölderlin en ce sens eut l'appui de Schiller. « Mais le malheur de sa destinée comme aussi la jalousie de ses ennemis en décidèrent autrement. On lui préféra quelqu'un d'autre et il se vit repoussé. Gœthe, a-t-on dit, ne lui portait pas d'amitié. »

Waiblinger ne dit rien de plus. C'est assez pour renforcer un autre trait, fourni par l'allusion trop furtive que Guerne formule plus loin, à propos non plus d'un fou, mais d'un mort, Heinrich von Kleist : « Une fois de plus, une fois encore, l'affreux savoir-

---

<sup>5</sup> [*Les Romantiques allemands*, Bibliothèque européenne, Desclée de Brouwers, 1963.]



faire et la prudence mondaine du conseiller Goethe se profilent sinistrement derrière ce drame. » M. le conseiller sait trop bien ne pas se brûler quand il passe près du feu. Il s'admirait d'avoir survécu à Werther, mais il avait écrit *Werther* assez tôt (1774) pour qu'une Caroline de Gunderode, par exemple, pût le lire en confiant à Bettina que le désir de mourir jeune la dévorait.

Goethe paraît encore dans une lettre à Bettina que Beethoven signe : « Ton ami très fidèle et ton frère sourd ». C'est en 1813. Beethoven raconte une promenade avec Goethe, au cours de laquelle les deux grands hommes ont rencontré je ne sais quelle famille princière. Beethoven, pas courtisan pour un sou, et jaloux des droits du génie, a foncé, chapeau sur la tête, au beau milieu des princes, qui ont été les premiers à le saluer, d'ailleurs. Tandis que M. le conseiller, rangé sur le côté, se confondait en révérences. Et Beethoven de tonner, au sujet de la dignité des artistes et des poètes. C'est qu'il est un des héros romantiques, lui aussi. Mais la majesté goethéenne, en certaines occasions, me fait penser à ce personnage de *La Soirée des proverbes* que Schehadé a si bien nommé le président Domino<sup>6</sup>.

Je me suis attardé cependant à suivre certaines pistes, dans le réseau de ces vies humaines dont la mêlée est si attachante. Alors qu'il faudrait braquer toute la lumière sur les œuvres dont elles sont embrasées. Mais le lecteur digne de ces œuvres-là n'a que faire d'un résumé ou d'un catalogue. Il voit s'ouvrir devant lui un champ longtemps inexploité. Il faut insister, avec Armel Guerne, sur les découvertes qui sont ici amorcées. On lira notamment, de F.-G. Wetzel, *Les Veilles de Bonaventura* qui, publiées en Allemagne en 1804, étaient inédites en français jusqu'à ce jour : les récits et monologues d'un veilleur de nuit, qui sont bien les contes les plus romantiques qu'on puisse imaginer.

Les auteurs plus connus sont-ils mieux connus ? Écoutez ce que Guerne nous dit d'Hoffmann : « Comment se fait-il que nos cinéastes, si péniblement anxieux de bons sujets, n'aient pas pensé encore à faire un film de *Princesse Brambilla* ou des *Elixirs du Diable* ? Pourquoi les amateurs de musique ne nous donnent-ils pas, de temps à autre, à entendre par exemple la partition d'*Ondine* qu'il écrivit ? En attendant le cinéma et la musique, la publication d'Hoffmann en français vient d'ailleurs d'être marquée d'un progrès, important : la première édition intégrale des contes, illustrée des dessins de l'auteur. Albert Béguin, qui dirige cette publication, a fait, comme Armel Guerne, un choix des traductions les meilleures, qu'il a révisées et complétées. Quatre ou cinq

---

<sup>6</sup> [Georges Schehadé, *La Soirée des proverbes*, Gallimard, 1954.]

volumes sont annoncés, dont le premier vient de paraître. Souhaitons que l'entreprise nous découvre aussi largement que possible tout ce qui, dans l'œuvre d'Hoffmann, est encore ignoré chez nous.

Voici plus loin la légende d'*Ondine*, telle que Giraudoux s'en est inspiré d'après le conte de La Motte-Fouqué. Mais les publications majeures du recueil me paraissent être deux œuvres de Kleist : la tragédie inachevée de *Robert Guiscard* dans une traduction inédite de Robert Valançay ; et puis la merveilleuse *Petite Catherine de Heilbronn*, que la librairie française possédait depuis plus de cinquante ans sans s'en douter : car ce chef-d'œuvre du drame romantique a été traduit en 1905 par M. René Jaudon<sup>7</sup>, et Armel Guerne n'a eu qu'à reprendre cette traduction, parfaitement méconnue et devenue introuvable, pour nous mettre en main le meilleur texte français de cette pièce étonnante.

Je veux signaler aussi le *Don Juan et Faust* de Grabbe (un poète qui a intéressé Jarry), dans une adaptation inédite de J.-F. Chabrun. Enfin, il faudrait parler – entre bien d'autres – de Büchner, un météore lui aussi, qui meurt à vingt-quatre ans en 1837, quand la courbe du romantisme allemand va s'achever. Mais sur l'auteur de *La Mort de Danton* et de *Woyzeck*, l'anthologie Guerne peut être utilement complétée par le *Théâtre* de Büchner qui a été publié récemment. Une excellente introduction de Lou Bruder à cette édition définit l'importance de cette œuvre : ce qu'elle apporte, nous dit Bruder, n'est « rien de moins que cette nouvelle dramaturgie obscurément appelée, mais jamais mise en œuvre par le romantisme, et qui est la dramaturgie même du théâtre moderne ». C'est vrai. Lisez, ou relisez, Büchner. Auprès de ce théâtre, les enfantillages hernaniques et ruyblasiens tombent sous une pichenette, avec la pile de commentaires poussiéreux dont ils sont le prétexte. Là encore, et à cette dernière étape de son évolution, le romantisme allemand révèle tout ce qu'il est : une éruption de poésie totale, qui vient atteindre les cœurs et les âmes de notre temps par le feu le plus actuel.



#### CAROLINE DE GÜNDERODE.



ette romantique anecdote, que le poète est censé raconter pendant une promenade au clair de lune sur le Rhin, se termine par une sorte d'épilogue que je vais essayer de

<sup>7</sup> [René Jaudon qui était avocat à la Cour d'Appel de Paris.]

traduire et qui m'amène naturellement à dire quelques mots d'une personne avec laquelle Arnim et sa femme vécurent toujours en communauté d'intelligence.

« Je finissais à peine ce triste récit, que déjà nous touchions aux roseaux du Lord, et que le batelier amarrait la barque à un vieux saule ravagé par le temps. Nous descendîmes, et, sans rompre le silence, nous cherchâmes des yeux une langue de terre aujourd'hui disparue sous les flots. Là, une noble existence, et bien chère à la Muse, est venue échouer sous le poids de sa mélancolie, et le torrent a englouti et attiré vers lui la place consacrée, afin qu'elle ne fût pas profanée. Pauvre cantatrice ! Les Allemands de notre temps ne savent-ils donc que se taire et oublier ? Où sont tes amis ? pas un d'eux n'aura-t-il le courage de rassembler pour la postérité les traces éparses de ta vie et de ton inspiration ? Maintenant, pour la première fois, je comprends les mots inscrits sur ton sépulcre, ces mots presque entièrement effacés par les larmes du ciel ; maintenant je comprends pourquoi tu fais appel à la création tout entière, et n'exceptes de ta famille que les êtres humains. — Cherchant dans nos souvenirs cette inscription sacrée, nous nous la répétons l'un à l'autre : « O terre, toi qui fus ma mère ; éther, mon père nourricier ; sainte flamme, ma vraie amie ; torrent de la montagne, ô mon frère, recevez mes tendres adieux ! Avec vous j'ai vécu ici-bas, et de mon plein gré je vous quitte pour m'en aller vers d'autres mondes. Adieu donc, mon frère et mon ami ; mon père et ma mère, adieu ! »

Cette fille de l'éther lumineux, cette sœur du torrent qui semble avoir posé aux yeux du poète pour le personnage de Melück-Maria, n'est autre que l'infortunée Caroline de Gûnderode, dont Bettina d'Arnim, fidèle au vœu de son époux, devait, quelque vingt ans plus tard, publier la correspondance<sup>8</sup>. Née en 1789, Mlle de Gûnderode quitta ce monde en 1806, et la fiévreuse chanoinesse, après avoir rimé d'aimables vers sous le nom de *Tian*, finit, en un jour d'incurable tristesse, par se précipiter dans le Rhin et mourir de la mort de Sapho. L'amour, dit-on, causa ce suicide, étrange amour, dont fut l'objet le célèbre philosophe Creutzer<sup>9</sup>, l'un des savants les plus laids que l'Allemagne ait jamais produits. Aussi, quoi qu'en dise la légende, est-ce à une certaine maladie de l'âme, inconnue des anciens et particulière aux temps modernes, qu'il faut demander le secret de cette mort, empreinte d'un si douloureux mysticisme. On n'imagine pas quelle rage de se tuer avaient les femmes allemandes vers cette époque. C'était comme une épidémie à laquelle, je le crains bien, le romantisme ne resta pas étranger. Qu'est-ce que voulait en effet l'école romantique, sinon la suprême consécration du *moi* comme source de toute œuvre poétique, sinon le règne

<sup>8</sup> [Cf. « Sur la mort de C. de Gûnderode », in *Les Romantiques allemands, op. cit.*]

<sup>9</sup> [Friedrich Creutzer (1771-1858). Son mariage, en 1806, provoqua le suicide de Caroline de Gûnderode.]

absolu de la *subjectivité* ? Or en pareil cas, pour les esprits supérieurs qui mènent la phalange, le danger n'est jamais bien grand ; ceux-là savent toujours maintenir l'équilibre, et si les bonnes raisons viennent à leur manquer, les uns, comme Novalis, invoquent la foi religieuse ; les autres, comme Arnim et Tieck, se tirent d'affaire, en gens d'esprit, avec un peu de scepticisme et d'ironie. Mais ce qu'on doit plaindre surtout, c'est cette foule de malheureux croyants, — cette foule d'âmes enivrées de l'idéal nouveau, et qui boivent complaisamment la mort dans le calice de la fleur bleue. Vous leur avez dit : Le *moi* est infaillible, le *moi* est dieu, et du jour où le désaccord se met entre ce miroir intérieur et le monde du dehors qu'il est censé réfléchir, de ce jour-là commencent ces rêves d'infini, ces aspirations malades qui doivent fatalement aboutir au suicide.

Interrogez un Allemand tant soit peu au fait de l'histoire littéraire de son pays, et demandez-lui pourquoi la Gûnderode s'est tuée : il vous répondra tout simplement que c'est parce qu'elle n'a pu trouver le moyen de joindre ensemble l'idéal et le réel.

[...]



Caroline de Gûnderode, Charlotte Stieglitz, Adolphine Vogel, autant de victimes déplorables de ce sens nerveux particulier aux

organisations modernes !<sup>10</sup> « La fantaisie, écrit quelque part Novalis, est sortie comme une flamme bleue du fourneau des alchimistes du moyen âge. » J'en dirai autant de cette faculté d'analyse et de navrante rêverie que le romantisme a sinon créée, du moins développée à l'excès, et qui, en multipliant en nous les vibrations de l'art, en mettant l'âme en plus directe sympathie avec la nature, introduit en elle je ne sais quelle électricité malade, principe éternel de trouble et de confusion. De là le côté mystique de ces bizarres suicides, produits de la réflexion, de la mélancolie, et dans lesquels l'idée prévaut sur l'acte.

« De jour en jour, écrit à Brentano Caroline de Günderode, je sens grandir chez moi ce besoin passionné d'imprimer à mon existence une formule suprême et d'aller revivre avec les grandes âmes du passé. Cette communauté, à vrai dire, est tout ce que j'envie, l'unique église vers laquelle j'aspire du sein de ce monde. » Quel désordre d'esprit ! quelles paroles pour une chanoinesse ! Et cet appel à la délivrance finale, ce rêve transcendant de s'anéantir par la mort dans l'abîme de l'être, se trouve exprimé plus nettement encore dans les lignes apocalyptiques qu'on va lire : « Ce désir de remonter vers l'Océan, source de toute vie, m'a préoccupée dès l'enfance ; mais à mesure que je m'y adonnais avec plus d'entraînement, des nuages s'amoncelaient sur ma conscience, et bientôt tout me devint obscur et confus. Peu à peu cependant ces nuages se dissipèrent, et alors il me sembla que je n'étais plus moi, que je ne retrouvais plus les limites de mon être. La goutte d'eau naguère isolée était rendue au torrent. Je pensais, je sentais, je voguais dans la mer, je brillais dans le soleil et dans les étoiles, j'étais en tout, et tout était en moi. » Etrange chose ! la personne que nous voyons là se livrer à ces divagations effrénées était d'une excessive timidité, et il faut l'entendre elle-même parler de son manque absolu de caractère pour se rendre compte du rôle que peut jouer la faiblesse dans les résolutions en apparence les plus intrépides. « Je sais combien, hélas ! je suis timide, et que trop souvent je suis incapable de défendre ce que je tiens pour la vérité contre les arguments forgés par le mensonge. Je me tais alors et demeure confuse quand ce serait aux autres de l'être, et cela va si loin, que je suis prête à demander pardon aux gens de les avoir contredits.

---

<sup>10</sup> [Sur « le cas de Charlotte Stieglitz » qui se donna la mort (en 1834) pour inspirer du génie à son mari, cf. Geneviève Bianquis, « Amours funèbres », in *Amours en Allemagne à l'époque romantique*, Hachette, 1961. De même pour Henriette Vogel (1780-1811) qui accepta d'accompagner dans la mort Henri von Kleist. Geneviève Bianquis évoque « l'impérieux Kleist qui conçoit l'amour comme une folie meurtrière chez Penthésilée, ou comme l'annihilation complète de la personnalité chez Käthchen von Heilbronn », *idem*.]

Quand deux personnes doivent s'entendre, c'est toujours grâce à un principe supérieur qui intervient ; aussi je considère notre existence comme un présent des dieux qui la dirigent et la gouvernent ; mais raconter mes propres sensations, exposer les arguments qui me viennent, voilà un talent dont Minerve aux yeux bleus ni Mars le grand polémiste ne m'ont donné le secret. J'avoue qu'il vaudrait mieux se conduire un peu plus en homme et mêler davantage à la pratique de la vie ce sens de l'être où je vis absorbée ; mais que voulez-vous faire de la timidité incarnée, d'une personne qui, en présence des autres dames, ne peut sans rougir dire tout haut la prière du réfectoire ? »

Cette incapacité de discussion, de sociabilité, la livrait pieds et poings liés au démon de son propre enthousiasme, et cette force d'expansivité, péniblement comprimée vis-à-vis du monde, reprenait ses droits dans la solitude. Ce fut ce qui la perdit, et cependant vous trouvez en cette aimable nature des éclairs de sagesse et de bon sens. Il est vrai que ce qu'elle en avait, au lieu de le garder pour son compte, elle le dépensait en conseils à ses amis, ne se réservant en propre que les extravagances. On pourrait extraire de sa correspondance tel passage qui restera comme la meilleure critique de ce sybaritisme intellectuel, de ce délicieux vagabondage sans rime ni raison qui fait le caractère des écrits de Bettina. « Ce qui te manque surtout, crois-moi, c'est la consistance ; il faut à ton imagination un sol quelconque, le terrain de l'histoire, par exemple, si rempli de suc féconds et nourriciers auxquels l'arbre de tes idées emprunterait une force de végétation qu'il n'a pas. »

[...]

Du bloc de l'histoire habilement fouillé dégager le détail, le trait individuel anecdotique, Arnim, lorsqu'il traduisit les chroniques de Froissart, ne se proposait pas d'autre but ; car si on peut lui reprocher parfois d'être un historien trop plein de fantaisie, il faut aussi avouer qu'il sait mettre de l'histoire jusque dans ses ombres chinoises. Arnim voit les moindres choses en philosophe ; à ses yeux, rien ne meurt, tout se perpétue, et l'œuvre humaine si passagère lui apparaît comme un signe de l'éternité, vers laquelle nous tendrions en vain, si elle-même ne dirigeait notre activité terrestre et ne se montrait à notre foi du sein de cet enthousiasme sacré que produit le travail. On comprend ce qu'un pareil romantisme a de ferme, de positif, et combien peu lui reste à faire pour se rattacher définitivement au catholicisme ; aussi les Allemands l'appellent-ils le *romantisme du passé*. En opposition à cette église, qui fut celle de Novalis, ils ont imaginé le romantisme de l'avenir, religion flottante, ne s'inspirant que des pressentiments du

cœur et des extases du cerveau, et qui pour grande-prêtresse eut Bettina, pour première néophyte, hélas ! Caroline de Günderode.

## Nouvelles et Variétés.



### DES SOIRÉES D'ALLEMAGNE.

**D**'autres fois j'allais dans une société de jeunes gens ; ils étaient sept ou huit, ayant chacun un jour pour se voir, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Là, tout en fumant un bon cigare de la Havane, nous causions littérature, voyages, rarement politique, ou c'était de la politique bien douce. Quelques-uns d'entre eux avaient été en France, et en vantaient les sites, les mœurs, l'urbanité ; car ils ne s'imaginaient pas encore, les bons Allemands, que pour avoir le véritable patriotisme, il faut savoir ne rien reconnaître de bon chez les étrangers. D'autres étaient amoureux, et c'était une délicieuse chose d'entendre des jeunes gens de vingt et vingt-cinq ans raconter tant de chastes et naïves émotions. Hier au bal ils avaient peut-être dansé la polonaise avec leur bien-aimée, ou ils avaient eu le bonheur de s'asseoir quelques minutes auprès d'elle, ou aujourd'hui elle leur avait souri. Il y avait dans ces descriptions d'amour vrai, d'amour vierge, de quoi faire rire de pitié tous nos Lovelaces modernes, qui en sortant du collège affectent déjà un profond mépris pour les femmes, et qui n'ont pas reçu deux billets doux de grisettes sans se dire entièrement blasés.

Un jour un de nos jeunes Saxons venait de passer sa thèse et de prendre le grade de docteur ; il fallait qu'il payât dans cette circonstance le tribut d'usage, qu'il fit préparer le festin (le *Schmauss*). Nous nous trouvâmes une trentaine réunis chez un cabaretier qui a l'entreprise des repas d'étudiants, comme il y en a chez nous qui ont celle des banquets patriotiques. Il y avait là des Italiens, des Polonais, des Grecs, des Espagnols, des hommes venus de toutes les nations pour suivre dans une université allemande un cours de médecine ou de jurisprudence. Quelques-uns d'entre eux, renommés pour leur talent musical, entonnèrent un chant, dont nous répétâmes tous en chœur le refrain. Puis la conversation se développait vive, franche, variée et chaleureuse, à mesure que le nouveau docteur faisait couler le vin du Rhin, et lorsque l'un de nous, se levant, porta un toast à l'alliance de toutes les nations, représentées par toutes ces jeunes têtes, il y eut tant de cris de joie

et d'acclamations, qu'à ce vacarme une police comme celle de Paris n'eût pas manqué d'accourir avec un bon renfort de gendarmes et de sergents de ville. Alors, en faisant vibrer nos verres l'un contre l'autre, nous tranchions bien mieux que M. de Talleyrand la question de la Hollande, la question de la Pologne, de l'Italie, de la Turquie, et toutes les questions ; car tous les peuples ne nous apparaissaient plus que comme une grande famille, et jamais le système de paix universelle, défendu avec tant de généreux arguments par M. Sellon ne reçut une sanction plus complète.

Notre *Schmauss* dura six heures, après quoi il fut bien arrêté, si je ne me trompe, que Goethe était le plus grand écrivain de l'Allemagne, mais que notre docteur avait beaucoup plus de génie que Goethe.

D'autres soirées m'attiraient encore chez un homme pour lequel j'avais une grande vénération. C'était un homme très studieux et très-instruit ; il avait fait en littérature des ouvrages d'une haute portée, et jamais il ne songeait à se montrer comme littérateur. Il avait recherché dans la poussière des vieilles bibliothèques de vieux livres que l'on croyait perdus, de vieilles éditions qu'il faisait revivre avec un texte pur et de savants commentaires et jamais il n'avait eu l'idée de se croire érudit. L'étude était son goût favori et sa plus constante et sa plus douce occupation. Il s'y livrait avec âme et bonheur ; puis, quand il avait bien réfléchi, compulsé, mis en ordre nombre de données sûres et de riches matériaux, peut-être songeait-il que le fruit de ses longues et patientes recherches pouvait être utile à publier, et alors il écrivait. Écrire était pour lui une chose si sérieuse et si bien raisonnée ! Jamais vous ne lui auriez fait croire qu'il se trouvait des gens capables d'écrire à tout propos sans y mettre plus d'importance et de réflexion qu'il n'en faut pour tailler une plume et prendre un cahier de papier. La littérature était à ses yeux une œuvre solennelle, une sorte de mission. Oh ! il n'aurait pas compris que l'on pût en faire un indigne trafic, un métier.

Quand nous allions chez lui, notre bonheur était de l'entendre parler d'art ou de littérature ; nous le mettions sur l'histoire d'une époque, sur la vie d'un poète, et alors il nous faisait un cours improvisé, il nous racontait avec une grâce admirable tout ce qu'il avait lu, tout ce qu'il savait. Son récit était simple, gracieux, sans emphase ; ce n'était point celui d'un homme vaniteux qui cherche à briller, mais celui d'un savant modeste qui répond à un désir manifesté par ses amis. Nous l'écoutions tous avec un profond silence, et alors ses beaux enfants l'écoutaient aussi avec un sentiment de fierté, et sa femme avec un indéfinissable mélange de pudeur et d'orgueil : sa femme, véritable type de la femme allemande ; savante et modeste, faisant de la tapisserie, et rêvant



peut-être à la plus belle tragédie de Schiller, ne parlant presque pas, et lorsqu'elle prononçait quelques mots, étonnant tout le monde par la justesse ou la profondeur de son observation. Je la voyais faisant avec une grâce charmante les honneurs de sa maison, préparant le thé, surveillant l'ouvrage de ses filles. Si une dame venait lui rendre visite, vous l'eussiez prise pour une personne bien niaise ou bien ignorante, à la voir s'entretenir si bonnement de ferme, de laitage, de jardin ; mais il ne vous eût pas fallu l'interroger long-temps sur la littérature de son pays, sur une belle peinture, sur un opéra, pour retrouver sous cette simple enveloppe des connaissances variées.

Quelquefois nous passions là notre temps à regarder des collections de gravures, les beaux tableaux du moyen âge lithographiés sur papier de Chine, le magnifique plan du dôme de Cologne, publié par les frères Boissérée<sup>11</sup> ; les anciens costumes allemands, dessinés par une communauté de religieuses ; les vieux livres populaires de Nuremberg avec leurs naïves gravures sur bois.

*A suivre*



*Sulpice Boissérée, Cathédrale de Cologne, 1842.*

---

<sup>11</sup> [Œuvre considérable dont la première édition date précisément de 1831. Cf. *Histoire et description de la Cathédrale de Cologne* par Sulpice Boissérée, Munich, 1843. Une version numérisée de l'ouvrage est disponible en ligne.]

Un poème de Novalis dans la presse alsacienne



*Der Meiselocker,  
Le Petit  
Strasbourgeois,  
9 avril 1936.*

## Osterfreude.

Fern im Osten wird es helle,  
Graue Zeiten werden jung.  
Aus der lichten Farbenquelle  
Einen langen tiefen Trunk!  
Alter Sehnsucht heilige Gewährung,  
Süsse Lieb in göttlicher Verklärung.

Ueberall entspringt aus Gräften  
Neues Leben, neues Blut,  
Ew'gen Frieden uns zu stiften,  
Tauchte in die Lebensflut;  
Steht mit vollen Händen in der Mitte,  
Liebevoll gewärtig jeder Bitte.

**Novalis.**

## NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1<sup>er</sup> octobre 1837.

---

## SOMMAIRE

### Documents littéraires et témoignages

- Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis » (suite et fin), *Revue de l'Anjou*, Angers, 1904.
- André Rousseaux, « Les Romantiques allemands » (suite et fin), *Le Figaro littéraire*, 19 janvier 1957.
- Henri Blaze de Bury, « Bettina et la Gûnderode » (extraits), *Revue des Deux Mondes*, X, 1855.
- Xavier Marmier, « Des soirées d'Allemagne », *Nouvelle Revue germanique*, tome XV, 1838.

### NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés

2006-2020